

Ci-devant "LE VRAI CANARD"

CONDITIONS :

ABONNEMENT.

UN AN, 50 Cts
 SIX MOIS 25 Cts
 LE NUMERO 1 Ct.
 Strictement payable d'avance.

Le Grognard se vend 8 centims la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordé aux agents pour les abonnements qu'il nous feront parvenir.

Les frais de port sont à la charge de l'Editeur

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste. Thérèse
 En face de l'Hôtel du Canada
 Boite 2144 P. O. Montréal

FEUILLETON DU "GROGNARD"

MADAME PANTALON

XX

UNE CAUSE A DEFENDRE.

Mais alors... que venez-vous faire à Brétigny !

— Mon frère connaît quelqu'un près d'ici... j'o l'ai accompagné.

— Ah ! monsieur votre est avec vous ?

— Oni, mademoiselle.

— Voit-il souvent Adolphe ?

— Oui, mademoiselle.

— Et mon frère se trouve-t-il plus heureux depuis que sa femme s'est séparée de lui ?

— Je ne sais pas s'il est plus heureux, mais à coup sûr il est plus tranquille. Ah ! mademoiselle, si vous étiez restée avec votre frère, qu'il m'eût été doux d'aller souvent vous voir... de faire de la musique avec vous... de vous dire... tout ce que je pensais alors !...

— Est-ce que vous ne pensez plus de même à présent ?

— A quoi me servirait d'aimer une personne à laquelle on apprend à nous regarder comme

des tyrans, des esclaves... ou des imbéciles, ce qui revient au même ? car il faut qu'un homme soit à peu près imbécile pour consentir à être esclave.
 — Mais, monsieur, on ne m'apprend pas cela.
 — Mais à peu près, mademoiselle. Madame Pantalon se croit capable de tout faire, de remplir tous les emplois. Alors même que la nature lui aurait donné toutes les capacités, était-ce une raison pour traiter son mari comme elle l'a fait, pour chercher sans cesse à l'humilier ? Mademoiselle, les femmes ne se doutent pas de tout ce qu'elles perdent en grâces lorsqu'elles veulent jouer le rôle d'homme. Et comment passez-vous votre temps au château, mademoiselle ?
 — J'apprends à monter à cheval, à faire des armes, de la gym-

nastique... Ces dames écrivent, elle font un journal... Le premier numéro est à l'impression.
 — Et vous, mademoiselle, travaillez-vous aussi à ce journal !
 — Non, monsieur, je ne me sens pas le talent d'écrire... Monsieur votre frère est-il toujours médecin ?
 — Oui, mademoiselle, médecin dans l'occasion. Madame Pantalon exerce aussi la médecine, à ce qu'on m'a dit dans le village ?
 — Oui, Cézarine se prétend aussi savante qu'un docteur.
 — Et vous avez fait une promenade militaire dans le pays ?
 — Vous savez aussi cela ?
 — On en a assez parlé dans le village !
 — Et qu'en disait-on ?
 — Ah ! mademoiselle, dispensez-moi de vous le dire.
 — Non, non, au contraire, je

veux le savoir... je vous en prie, monsieur Gustavo !
 — Eh bien, on vous a trouvée ridicules... plus que ridicules même...
 — Ah ! je m'en doutais ! je ne voulais pas en être, de cette promenade, mais ma sœur l'a exigé.
 — Elvina baissa les yeux, toute rouge et toute confuse, en entendant Gustavo lui répondre :
 — Vous voyez où vous entraînent ses conseils... Le ridicule, c'est ce qu'il y a de plus à craindre en France... vous ne l'auriez jamais connu chez votre frère en vous occupant de musique, de broderie, de tous ces talents charmants dans lesquels les femmes excellent, et qui les rendent encore plus séduisantes à nos yeux.
 — Quoi ! vraiment, monsieur, vous aimez mieux une femme qui brode et qui fait de la tapisserie

qu'une femme qui fait des armes et monte à cheval !

— Oh ! oui, mademoiselle : non que je proscrive absolument chez une dame ces exercices qui peuvent l'amuser, lui être agréables ; une personne de votre sexe peut se livrer quelquefois au plaisir de l'équitation, ou bien encore tirer, par hasard, sur quelques poupées pour montrer son adresse. Mais si elle en fait son habitude, si pour ces jeux masculins elle néglige ces travaux fins, délicats, mignons,apanage de son sexe, alors, mademoiselle, ce qu'elle gagne en force et en courage, elle le perd en grâce et en charme ; tout ce qui la rapproche de l'homme l'éloigne de la femme.

— Vous me quittez, monsieur.
 — Il le faut bien.

— Je vous en prie...
 de plus ?

— Je ne puis rien dire à celle qui a préféré madame Pantalon à son frère, car c'était me prouver qu'elle ne pouvait pas m'entendre !...

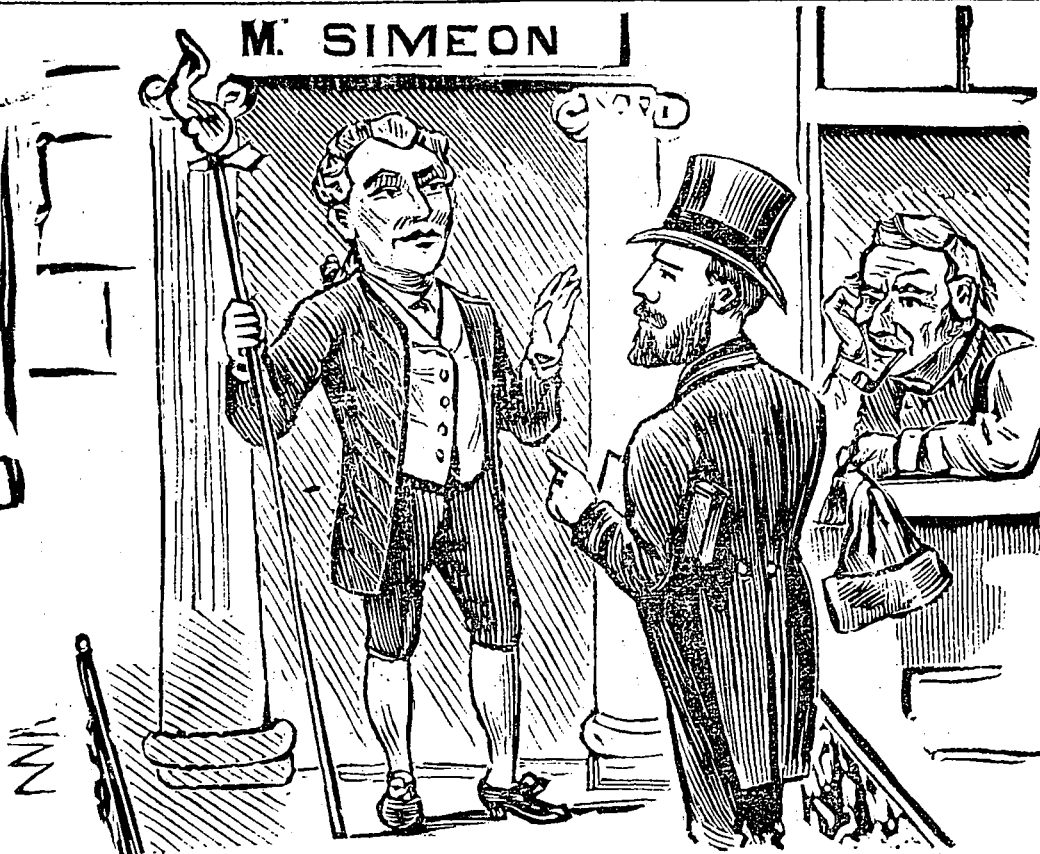
Et faisait un effort sur lui-même, Gustavo s'éloigna très-vite, car, s'il restait, il sent bien qu'il se jetterait aux genoux d'Elvina en lui jurant un amour éternel. Mais son frère lui a fait comprendre que ce ne serait pas le moyen de la corriger.

Elvina est restée triste et pensive ; elle regarde Gustavo s'éloigner ; elle espère qu'il va revenir sur ses pas, mais il continue son chemin et disparaît. Alors elle se décide à retourner au château.

— Il est bien gentil, ce jeune homme-là, dit Aglaé en suivant sa maîtresse. Je le reconnais bien ; il venait à Paris chez monsieur votre frère.

— Oui, c'est M. Gustavo Duvasson ; mais, écoutez, Aglaé, il ne faudrait pas parler au château de cette rencontre... à personne, entendez-tu ? parce que... parce qu'il ne faut pas en parler... On m'en pêcherait peut-être de sortir si on savait que ce jeune homme est dans le pays.

— Soyez tranquille, mademoi-



A ROME.

Le Docteur Desjardins arrive chez Monsieur Siméon.

Le Suisse.—Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

Le Docteur.—Je suis le meilleur oculiste de Montréal. On m'a envoyé ici pour faire une opération difficile à votre maître, celle de lui faire tomber les écailles des yeux.

Le Suisse.—C'est un Canadien. Ça doit être un individu. On m'a dit de ne pas vous laisser entrer.

Ladébauche.—Je crois que votre entreprise va fêler.